

il lui fut interdit de remplir ce devoir de mère, si doux pour celles qui le comprennent. C'était une grande douleur ; mais ne pouvant donner toute sa vie à sa fille, elle voulut la sacrifier à son mari.

Une étrangère allaiterait son enfant, loin, bien loin, à l'abri des hasards de la guerre. S'ils succombaient, elle vivrait pour les bénir et défendre leur mémoire.

Le colonel des Mondrins, proposa à Marie-Jeanne de faire conduire l'enfant chez un de ses amis, chaud partisan des droits du peuple, mais que sa position, sa fortune, son nom mettaient à l'abri de tout péril.

Cet homme, dont il connaissait, le cœur et l'âme généreuse, élèverait la Jeannette si elle venait à être privée de ses parents, comme il ferait de son propre enfant.

C'était le baron de Latour qui habitait, à quelques lieues d'Avranches, le manoir de Précey.

Le baron vivait seul avec une vieille servante qui avait été sa nourrice, et quelques domestiques dévoués de père en fils à la famille des Latour.

— Mon ami Latour, dit des Mondrins, trouvera facilement à Précey une jeune et solide gaillarde pour allaiter notre chère Jeannette.

Nous ne dirons pas les adieux déchirants de Marie-Jeanne en voyant s'éloigner son enfant adorée. La reverra-t-elle jamais ? Apprendra-t-elle, là-bas à aimer sa mère ? Lui conserverait-on son souvenir, si elle mourait avant d'avoir pu aller la rejoindre ?

Au moment du départ, elle ne voulait plus se séparer d'elle. Elle s'accusait d'indifférence, de cruauté ! Ne devait-elle pas tout sacrifier à sa fille ? On est mère avant tout.

Mais la grandeur du devoir qu'elle s'était imposé à l'égard de Jean Nu-Pieds et de ses soldats, apaisa les cris de sa conscience, les élans de son cœur.

Son enfant du reste ne serait pas tout à fait en des mains étrangères, Gervaise l'accompagnait ; elle lui servirait de mère, jusqu'à ce que Marie-Jeanne vint la relever de la mission qu'elle s'imposait.

Jean Nu-Pieds lui aussi ne vit pas s'éloigner sans douleur cet enfant qu'il aimait d'un amour plus mâle mais aussi profond.

On se rappelle ce touchant tableau écrit par Homère au moment où Hector donne à sa femme et à son fils Astyanax le baiser d'adieu, avant de partir pour ce combat où il devait trouver la mort ; la mère en larmes, l'époux fier et valeureux, l'enfant se rejetant sur le cou de sa nourrice, effrayé par l'aspect formidable de l'armure de son père.

Du Cantel, comme le héros antique qui s'élançait au combat sous les murs de de Troie, allait se mesurer, sous les remparts de Rouen, avec des guerriers aussi redoutables que ceux chantés par le poète de l'Iliade.

Ce qui décidera du reste cette nécessaire séparation, c'est que le grand Louis, qui devait accompagner Gervaise et l'enfant, fut chargé par des Mondrins d'une mission importante.

On savait que la ville d'Avranches s'était soulevée, elle aussi, contre les monopoliers et les gabaleurs. Un nommé Poupinel, que l'on supposait un des plus durs agents de la gabelle, avait été massacré. Nombre de femmes faisaient partie du mouvement, et elles ne se montraient pas les moins ardentes à poursuivre les supôts du fise.

Toute la contrée entre Lisieux, Mortain, Courtances Pontorson était aux mains des insurgés. Les curés appelaient les paysans aux armes et les prônes retentissaient des cris de guerre contre l'oppresser.

— Vous trouverez à Avranches, avait dit des Mondrins au grand Louis, des hommes résolus et dévoués, messieurs de Champmartin, Lalande, Des Planches, Loney, la Basilière, la Rigaudière, la Chesnaye, Turgot-les-Piliers. Voici des lettres pour eux. Ils ont des corps tout formés ; il faut qu'ils les amènent ici en toute hâte, car

c'est sous les murs de Rouen que se livrera la grande bataille de l'armée de souffrance contre l'armée royale.

Le grand Louis, quoique tout dévoué à Jean Nu-Pieds, n'avait pas d'abord accueilli avec enthousiasme la mission de conduire Petit-Pierre et Jeannette au manoir de Précey, dût-il faire le voyage en compagnie de Gervaise dont il était pourtant profondément épris.

Il mettait au dessus de tout bonheur, de tout devoir, la joie de combattre dans les rangs des Nu-Pieds. Or, il considérait comme la plus grande injure, la plus affreuse déception l'obligation inattendue de s'absenter la veille peut-être d'une bataille.

Mais quand il sut qu'il s'agissait non seulement de rendre un grand service à son chef, mais encore d'aller chercher du renfort, lorsqu'il fut bien persuadé qu'il reviendrait assez tôt pour assister à la grande fête sanglante qui se préparait, il partit avec joie.

Quel voyage charmant il allait faire avec sa jolie Gervaise ! Trois ou quatre jours à marcher côte à côte, à se regarder, à se sourire, à se redire mille fois qu'ils s'aimaient ! Et puis, il était bien aise de mettre, en même temps que les enfants, sa fiancée à l'abri de tout danger. Demeurée à Rouen, la jeune fille pouvait être, en cas de malheur, exposée à la fureur et aux outrages des soldats de Gassion. Il connaissait les habitudes féroces de ces mercenaires qui couronnaient la prise d'une ville par le pillage, le massacre et le vol.

Le grand Louis était nanti d'un double sauf-conduit ; l'un revêtu du sceau du gouverneur de la province, sceau trouvé et saisi par les Nu-Pieds à l'hôtel de Longueville ; l'autre des signatures de Jean Nu-Pieds, des Mondrins, des Sablons et du colonel des Plomps.

Et comme les routes, dans ces temps de trouble et de désordres, étaient couvertes de voleurs et de malandrins on donna aux voyageurs une escorte de quatre hommes pris parmi les plus dévoués de l'entourage de Jean Du Cantel.

Au bout de deux jours de marche forcée, notre caravane vit au loin, comme un vaisseau amarré au milieu des rochers et de la verdure, la hauteur sur laquelle est bâtie Falaise. Nos voyageurs avaient parcouru une riante vallée, bordée de coteaux verdoyants ; la jolie rivière d'Aute, qui avait été jadis témoin des amours de la charmante Arlette et du duc Robert, accompagnait ces nouveaux amoureux, Louis et Gervaise, et leur prêtait, le long de la route, la fraîcheur bienfaisante de ses eaux et l'ombre des grands peupliers qui se dressaient sur ses bords.

A deux cents pas en avant, sur la route, au débouché d'un petit passage entre deux collines, nos voyageurs aperçurent tout à coup un prêtre monté sur un vigoureux cheval.

Sa monture allait lentement et paraissait fatiguée.

.....
— Tiens ! celui-là nous a aperçus, dit un des gardes ; il paraît que notre vue ne lui est pas agréable, car il a donné un grand coup de cravache à son cheval.

— Oui, mais la pauvre bête n'en peut plus, car il secoue la tête sans aller plus vite.

— Avançons donc, dit le grand Louis.

En voyant se rapprocher notre groupe de voyageurs, le prêtre qui se retournait souvent, criblait de coups de cravache et labourait de la pointe de ses éperons sa monture fourbue.

Celle-ci s'emportait dans un court galop ; puis, reprenant sa marche au pas, soufflait bruyamment.

Il essaya pourtant de sourire et de se montrer rassuré. Arrêtant sa monture :

— Eh ! eh ! fit-il d'un air moitié figue et moitié raisin, il ne faut pas m'en vouloir. En vous voyant de loin, je ne savais pas à qui j'avais affaire. Nous vivons dans un temps où personne n'est sûr de sa vie ni de son peu de